

PENTLAND, H. Clare, *Labour and Capital in Canada 1650-1860*.
Edited and with an Introduction by Paul Phillips (Toronto:
James Lorimer, 1981).

John Willis

Volume 38, Number 2, Fall 1984

Bourgeoisies et Petites Bourgeoisies

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304262ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304262ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Willis, J. (1984). PENTLAND, H. Clare, *Labour and Capital in Canada 1650-1860*.
Edited and with an Introduction by Paul Phillips (Toronto: James Lorimer,
1981). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 38(2), 245–253.
<https://doi.org/10.7202/304262ar>

NOTE CRITIQUE

Pentland, H. Clare, *Labour and Capital in Canada 1650-1860*. Edited and with an Introduction by Paul Phillips (Toronto: James Lorimer, 1981).

JOHN WILLIS
Parcs Canada
Région du Québec

Lire ce livre, nous disent les éditeurs à l'endos, c'est entrer dans le monde fascinant de Clare Pentland. C'est vrai. Ceux qui ne connaissent Pentland que par ses articles trouveront ici une analyse plus fouillée, une thèse mieux soutenue qu'auparavant¹. Je voudrais discuter brièvement de la pertinence de *Labour and Capital...* pour l'histoire sociale du Québec, en respectant la présentation de l'ouvrage chapitre par chapitre. En somme, j'invoquerai trois thèmes: le problème des rapports de production préindustrielle, l'approche ethnique de Pentland et sa perspective d'ensemble sur l'instauration du mode de production industrielle et capitaliste au Canada². Je compte pouvoir évaluer la pertinence de l'appareil méthodologique de Pentland et de ses principales conclusions en portant une attention particulière à ses propos sur le Bas-Canada.

Introduit brillamment par P. Phillips, l'ouvrage couvre apparemment deux siècles d'histoire, soit la période 1650-1860. Mais dans les faits, l'expertise de Pentland couvre surtout les premières six ou sept décennies du XIX^e siècle. Ses propos sur les XVII^e et XVIII^e siècles n'ont qu'une valeur comparative. Ils servent à étayer le thème central, soit la mise en place du capitalisme industriel au Canada à partir des années 1850.

Le premier chapitre est une sorte de pot-pourri de sous-thèmes incluant, par exemple, l'existence d'esclaves en Nouvelle-France et au Bas-Canada, la situation des Noirs dans le sud-ouest de l'Ontario (terminus du *Underground Railroad*) jusqu'à la Guerre civile américaine (1861-1865) et enfin l'utilisation de prisonniers comme force de travail

¹ Voici trois articles parmi les plus importants de Pentland: «The Lachine Strike of 1843», *Canadian Historical Review*, 29 (1948): 255-278. «The Role of Capital in Canadian Economic Development Before 1875», *Canadian Journal of Economics and Political Science* (1950): 457-474. «The Development of Capitalistic Labour Market», *Canadian Journal of Economics and Political Science*, 25 (1959): 450-461.

² Le mot «Canada» désigne ici la Province-Unie du Canada, i.e. l'Ontario et le Québec.

industrielle. Le deuxième chapitre intitulé «The Pre-industrial Pattern: Personal Labour Relationships» est, selon moi, plus cohérent et, par le fait même, plus intéressant pour le chercheur québécois.

Pentland démontre le caractère capitaliste quoique préindustriel des rapports de production au Canada avant 1850 (p. 25). Ces rapports de type personnel ou paternaliste se distinguent d'autres rapports observés à l'époque en Occident, c'est-à-dire l'esclavage, le «putting out»... (p. 25). Selon Pentland cependant, le paternalisme comporte certaines analogies avec le féodalisme européen. Trois conditions confèrent ainsi aux rapports personnels de production entre employeurs et employés dans le commerce des fourrures, l'industrie du fer et la construction navale, leur caractère dominant dans ces secteurs de l'économie coloniale: la rareté de main-d'œuvre spécialisée, la position de monopole des employeurs et les liens de dépendance réciproque entre employés et employeurs (p. 60). Les ouvriers qualifiés (forgerons, voyageurs...) se font rares, les employeurs également. Les deux font bon ménage, comme s'ils étaient deux îlots égarés sur une vaste mer féodale. L'ouvrier reçoit un salaire relativement bas de l'employeur mais, en retour, ce dernier accepte de l'employer toute l'année (p. 45).

L'utilisation de l'expression *personal labour relationships* a évolué depuis l'article de 1959³. Là il s'agissait de rapports féodaux. Malheureusement, comme dans son livre, Pentland n'y fait point d'analogies entre le régime seigneurial des rapports agraires et le régime «personnel» des rapports de production industriel. Car en dernière analyse le rapport agraire n'est-il pas à l'origine du rapport industriel?

Des recherches récentes nous permettent de remettre en question le jugement de Pentland sur les liens entre les ouvriers et les employeurs dans les diverses branches industrielles. Greer découvre des pratiques d'emploi saisonnier qui accroissent progressivement la dépendance des canotiers-saisonniers (mangeurs de lard) du Bas-Richelieu à l'égard de la Compagnie du Nord-Ouest, sans aucune preuve d'attachement sentimental ou «d'esprit de corps» entre les deux⁴. Pour sa part, T. Ruddel croit que l'interaction entre l'Angleterre et sa colonie vers le début du XIX^e siècle a eu pour effet d'introduire des rapports de production de type capitaliste et industriel dans la colonie, notamment dans le secteur des transports, de la construction navale, des fonderies, etc.⁵ Évidemment Pentland ne disposait que d'une très mince historiographie sur le marché du travail préindustriel ici au Québec. Il est d'ailleurs surpre-

³ Pentland, «The Development of a Capitalistic Labour Market»...

⁴ Allan Greer, «Fur Trade Labour and Lower-Canadian Agrarian Structures», *Historical Papers* (Halifax: Canadian Historical Association 1981): 197-214.

⁵ D.T. Ruddel, «Colonial Capital and Labour: Principles and Practices in the Québec District, 1760-1840», manuscrit non publié. McGill Conference, *Class and Culture: Dimensions of Canada's Labour Past* (1980), 23.

nant que l'auteur ait quand même cru bon d'avancer son interprétation avec autant de force et de certitude.

À mon avis, il convient de ne pas conclure trop rapidement sur l'uniformité des rapports sociaux dans le Québec «préindustriel». Parallèlement aux rapports paternalistes surgissent des rapports authentiquement capitalistes (transports, construction navale...) et d'autres à caractère saisonnier où «l'esprit de gain» prend la relève de «l'esprit de corps». Pentland souligne lui-même le rôle dominant du *lumberlord* Price dans son royaume du Saguenay (p. 59). Mais le système marchand-employeur qui prend pied dans l'industrie forestière vers 1840 et qui caractérise également, selon Pentland, les rapports entre les marchands de fourrure blancs et les Amérindiens (p. 22), suggère le remarquable degré d'hétérogénéité des rapports sociaux de production dans le Québec préindustriel⁶. D'autre part, et à l'encontre de Pentland, il faut insister sur l'élasticité, la capacité d'évoluer des rapports sociaux, même dans les secteurs personnels «classiques»; mentionnons, par exemple, le cas de la prolétarianisation de la main-d'oeuvre aux Forges du Saint-Maurice⁷. Seul un effort systématique de recherche empirique sur la période pré-1850 nous permettrait de renouveler les hypothèses en ce domaine.

Les chapitres trois et quatre traitent successivement des cinq principaux groupes ethniques composant le marché du travail canadien jusque vers 1860: les Anglais, les Écossais, les Américains, les Canadiens français et enfin les Irlandais. Ces derniers font l'objet de tout un chapitre en raison de leur rôle historique particulier.

Le texte révèle un Pentland singulièrement préoccupé par les positions respectives et conflictuelles de ces groupes sur le marché du travail naissant. Cependant la correspondance entre le type de qualification (expérience industrielle — compétence technologique — mentalité) et les groupes ethniques que formule l'auteur n'est pas convaincante.

Pentland a cette fâcheuse tendance de s'accrocher à des stéréotypes faciles. Ainsi, les Amérindiens et les Canadiens français possédaient des «child-like qualities» qui auraient facilité leur intégration dans des systèmes paternalistes (p. 55). Quant aux Américains, dont il reconnaît l'habileté comme fermiers et comme entrepreneurs, ils sont vulgaires et sans scrupules (p. 80). Ainsi Pentland se détache difficilement de ses sources «Tory»! Les Anglais faisaient d'excellents ouvriers qualifiés puisqu'ils avaient déjà les compétences avant de débarquer au

⁶ Pentland parle de différents «types of employment» (p. 54-55) et non pas de divers rapports de production.

⁷ Roch Samson, *Les ouvriers des Forges du Saint-Maurice: aspects démographiques, 1762-1851*, manuscrit non publié (Québec: Parcs Canada 1983), 119-126.

Canada. Dans l'ensemble, les pauvres (*paupers*) de l'Angleterre réémigraient vers les États-Unis (p. 89). Mais sur quelle source manuscrite ou statistique l'auteur base-t-il de telles affirmations sur les Anglais?

Les Écossais, eux, se divisent en deux sous-groupes: les bons et les méchants. Il y a d'abord les *Lowlanders*, une race entreprenante qui faisait de bons fermiers (p. 94), des travailleurs fiables et capables (p. 95); ensuite les *Highlanders*, «undisciplined in the ways of capitalistic communities» (p. 93) «children of an ancient economic and social structure» (p. 92), qui auraient été mal préparés aux tâches industrielles⁸.

De tous les groupes passés en revue, nul n'écope plus que les Canadiens français. Voici une collectivité perpétuellement frustrée (p. 63), une société immergée dans un système féodal d'agriculture, plus féodal encore que celui de l'Europe (p. 55)⁹. Les agriculteurs sont incapables de répondre aux stimuli du marché (p. 69). Le système n'encourage guère une attitude d'accumulation du capital ni ne promeut le progrès chez l'habitant. Ce dernier ne peut même pas penser à épargner pour s'acheter d'autres terres (p. 68). En conséquence, la reproduction démographique aidant, de plus en plus d'hommes s'entassent sur des parcelles de terre de plus en plus petites. Le morcellement du patrimoine foncier familial (p. 69) ainsi que l'attachement de l'habitant à la culture du blé (p. 70) et l'épuisement du sol (p. 72), provoquent une véritable crise de l'agriculture vers les années 1830 et 1840.

Une telle argumentation est sans doute familière aux historiens. Les recherches de Louise Dechêne sur le XVII^e siècle et celles de Séguin et Bouchard sur le Saguenay au XIX^e siècle démentent la thèse du partage du patrimoine foncier au sein de la famille canadienne-française¹⁰. Cette autre thèse soutenant la persistance de la culture du blé est remise en question depuis les recherches de Courville sur la plaine de Montréal où l'on voit apparaître une culture différenciée et commercialisée en relation avec le marché urbain de la métropole montréalaise vers 1850¹¹. Le morcellement foncier s'explique possiblement par des erreurs de calculs chez les historiens qui n'ont pas tenu compte de la subdivision des lots en terrains de village, ou par l'habitude

⁸ Selon M. MacLean, le Canada a reçu une catégorie moyenne et respectable («middling») d'Highlanders et non le fond du baril. Voir M. MacLean, «Glengarry: The Origin of a Local Identity and a National Myth», communication non publiée (Ottawa: La Société Historique du Canada, 1982).

⁹ Affirmation soutenue plus récemment par F. Ouellet. Elle appelle une étude comparative sérieuse. Voir F. Ouellet, «La formation d'une société dans la vallée du Saint-Laurent: d'une société sans classes à une société de classes», *Canadian Historical Review*, LXII, 4 (1981): 443.

¹⁰ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVIII^e siècle* (Paris et Montréal: Plon, 1974), 424-433. Normand Séguin, *La conquête du sol au XIX^e siècle* (Montréal: Boréal Express, 1977), 185-187. Gérard Bouchard, «Family Structures and Geographic Mobility at Laterrière, 1851-1935», *Journal of Family History*, 2 (1977): 350-369.

¹¹ S. Courville, «La crise agricole du Bas-Canada: éléments d'une réflexion géographique (première partie)», *Cahiers de géographie du Québec*, 24, 62 (1980): 193-224.

qu'avaient les habitants d'accumuler plusieurs petits lots dans deux paroisses, rangs, unités de recensement distincts¹².

Quant aux techniques agricoles des habitants, les recherches récentes de C. Gélinas montrent que jusqu'ici, les historiens se sont basés sur des informations tirées de récits de voyages, comme l'ont fait Lunn et autres. Pourtant, la fertilisation du sol au moyen de fumier, la rotation des cultures et l'entretien des fossés sont pratiqués couramment dans la vallée du Richelieu au XVIII^e siècle¹³. Il s'agit de consulter les greffes de notaires de l'époque pour s'en rendre compte. Décidément, l'analyse bio-historique de l'agriculture au Québec attend son historien.

Une fois terminée son analyse de l'agriculture, Pentland se croit en mesure de montrer l'inaptitude du Canadien français à s'intégrer dans le marché du travail capitaliste. Si mal desservis par l'agriculture, les habitants sont des gens de petite taille et de santé fragile, des gens donc singulièrement mal adaptés aux emplois de chantier qui s'offrent à eux par centaines à partir des années 1840 (p. 66). L'habitant serait à ce point attaché à sa terre qu'il ne daignerait pas adhérer au marché du travail à temps plein. Il préférerait plutôt le travail saisonnier (p. 77). Lorsque l'inévitable exode rural s'amorce, le Canadien français demeure un paysan à la ville comme à la campagne pour plusieurs générations. À la campagne, l'émigration faciliterait la persistance de l'agriculture traditionnelle (p. 73), thème cher à E.C. Hughes¹⁴. À la ville, les fils d'habitants conserveraient toujours le lourd fardeau («awkward burden» p. 78) de leur mentalité paysanne. Ils se retrouveraient donc toujours au pied de l'échelle. Les postes importants et qualifiés (*skilled*) au sein du monde ouvrier allaient de soi aux anglophones du Québec et de l'Ontario (p. 77).

Sur la question précise de la qualification, de la compétence industrielle du Canadien français, il convient de souligner le savoir-faire technologique chez certains hommes de métier: forgerons, mouleurs et charbonniers aux Forges du Saint-Maurice, meuniers et «millwrights» de la plaine et de l'île de Montréal. Quant aux prémisses ethno-centriques de l'argument de Pentland, j'y reviendrai à la fin du texte.

Pour Pentland, les Irlandais constituent le contingent stratégique sur le marché du travail canadien entre 1840 et 1860. Avant 1840, il manquait toujours une réserve de main-d'oeuvre, de chômeurs suffisante pour approvisionner un marché du travail vraiment capitaliste

¹² S. Courville, «Rente déclarée payée sur la censive de 90 arpents au recensement nominatif de 1831: méthodologie d'une recherche», *Cahiers de géographie du Québec*, 27, 70 (1983): 60.

¹³ Cyrille Gélinas, «L'histoire de l'agriculture du Québec: de nouvelles avenues de recherche», manuscrit non publié (Québec: Parcs Canada, 1982), 18, 21.

¹⁴ E.C. Hughes, «Industry and the Rural System in Québec», *Canadian Journal of Economics and Political Science*, IV (1938): 341-349.

(p. 109). L'arrivée massive d'Irlandais catholiques, que Pentland associe à une conjoncture de crises, celles des années 1830 et 1840 (p. 103-104) assure la réserve à tel point qu'à partir des années 1850, on peut parler du marché du travail capitaliste comme d'une réalité.

Les Irlandais sont omniprésents sur les chantiers de construction, d'abord du réseau des canaux canadiens et, plus tard, des lignes ferroviaires. Les recherches récentes sur le Haut-Canada le confirment¹⁵. De là à affirmer que le chantier reflète la totalité de l'expérience des immigrants irlandais, il y a un bond que les historiens ne sont plus prêts à faire. Je pense comme Akenson qu'il faut aller au-delà du portrait émouvant mais américain présenté dans *The Uprooted* pour cerner les véritables origines de la population irlandaise du Canada¹⁶. De toute façon, qu'ils soient protestants plutôt que catholiques, qu'ils optent pour la ferme, tel que le souligne Akenson, plutôt que pour la ville comme dit Pentland (p. 104), il demeure un fait: les Irlandais forment le contingent essentiel du prolétariat montréalais et québécois vers 1840-1850.

Présenter les composantes ethniques du prolétariat canadien, ce n'est qu'une partie du défi que Pentland s'est posé. Il explore ensuite l'interaction des groupes sur le marché du travail (p. 113-121). Son modèle hiérarchique — Anglais et Écossais en haut, Irlandais et Canadiens français en bas — gagnerait à être nuancé. Cependant, il lui revient le mérite de souligner le phénomène des clivages ethniques et culturels au sein de la classe ouvrière canadienne. À cet égard, il est tout aussi remarquable que regrettable que la thématique des antagonismes socio-ethniques ait suscité si peu de recherches chez les historiens québécois, dans cette atmosphère de conflit et de retranchement linguistique dans laquelle nous vivons.

Les deux derniers chapitres du livre interprètent la transformation sociale, ethnique et culturelle qui accompagne l'instauration du mode de production industriel et capitaliste entre 1850 et 1870. Dans le chapitre six, Pentland examine la diffusion de la philosophie du progrès de haut en bas de l'échelle sociale (p. 180-184). Il expose la contribution technologique de l'artisan ou de l'ouvrier qualifié («skilled workman») dans cette première transformation industrielle du Canada (p. 187), ainsi que le difficile processus d'adaptation aux nouveaux rapports sociaux

¹⁵ Cependant Bleasdale s'objecte aux descriptions que cite Pentland et qui exagèrent la taille des Irlandais. R. Bleasdale, «Class Conflict on the Canal of Upper Canada in the 1840's», *Labour — Le travailleur*, 7 (1981): 9-39. Ralph Ellis, «Labourers, Contractors and Townspeople: The Social, Economic and Demographic Impact of the Cornwall Canal 1834-1843», communication non publiée (Vancouver: Société Historique du Canada, 1983). William N.T. Wylie, «Poverty, Distress and Disease. Labour and the Construction of the Rideau Canal, 1826-1832», *Labour — Le travailleur*, 11 (1983): 7-29.

¹⁶ D.H. Akenson, «Ontario Whatever Happened to the Irish?», dans Donald H. Akenson (éd.), *Canadian Papers in Rural History*, vol. iii (Gananoque: Longdale Press 1982): 223.

que devait effectuer son vis-à-vis non qualifié, c'est-à-dire le journalier, l'employé d'usine... Il souligne avec éclat le caractère tranchant des rapports patrons-ouvriers sur les chantiers de canaux du *Board of Works* (p. 191-193) pendant les années 1840, sorte de signe avant-coureur de la nature des rapports entre l'État et le prolétariat sous la Confédération.

C'est le chapitre cinq, «The Transformation of Canada's Economic Structure» qui constitue le cœur de l'ouvrage. Pentland y expose son point de vue sur les conséquences de l'industrialisation, non sans conviction et clarté. À partir des années 1870, l'économie canadienne subit une transformation profonde, transformation qui, selon lui, rend désuète la terminologie des «staples», car il faut en parler en termes de capitalisme industriel (p. 130). L'originalité de Pentland réside dans la mise en lumière du rôle des transports comme catalyseur non intentionné de la transformation d'une économie basée sur l'exportation de ressources naturelles et agricoles en une économie industrielle et capitaliste centrée sur le marché domestique (p. xx, 131, 146). À la manière de G.R. Taylor, la révolution industrielle vient couronner la révolution des transports chez Pentland.

Voyons les principales étapes de l'explication de Pentland. La base du marché domestique canadien (c. 1840-1850) est constituée par l'ensemble des agriculteurs du Haut-Canada (p. 142)¹⁷. Il s'agit d'un marché, d'abord isolé du monde atlantique, qui génère une structure de vie et de relations locales intenses, indépendante de l'économie impériale. Vient l'ère des canaux, les années 1840, et les fermiers deviennent alors d'habiles exportateurs de blé sur le marché anglais. La phase «autarcique» est terminée. L'interaction entre la campagne et les villes du Haut-Canada et Montréal s'intensifie. Une infrastructure de transports est-ouest est bâtie à l'image des ports américains (p. 154-155). En fait, cet ensemble de rapports ville-campagne donne naissance à un marché domestique dont le noyau dur, je le répète, est constitué par les agriculteurs du Haut-Canada. Il en résulte un consensus protectionniste entre les fermiers, les industriels et les ouvriers qui voulaient protéger le marché domestique contre la concurrence des produits agricoles et industriels étrangers. Le consensus se concrétise par étapes: d'abord en 1857, avec le tarif de Galt et, en 1879, avec la Politique nationale de Macdonald (p. 158-175). La mise en oeuvre finale de la politique protectionniste (1879) met fin au consensus entre capitalistes et ouvriers (p. 173-174). À ce moment, s'amorce la «véritable» lutte des classes. En ce qui concerne les agriculteurs, ils disparaissent littéralement du portrait de Pentland.

Voilà une synthèse provocante et intéressante. L'auteur déterre des phénomènes souvent ignorés des historiens — par exemple, l'im-

¹⁷ Dixit Pentland: tout pays industriel réussi est parti d'un secteur agricole fort (p. 139).

portance du pouvoir hydraulique le long des canaux ou au sein de l'économie villageoise comme élément clé de la conscience et de la confiance industrielle de l'époque (p. 167). Cependant, l'analyse de Pentland est loin d'être complète. Les provinces maritimes brillent par leur absence ainsi que toute l'industrie de la pêche. C'est peut-être compréhensible. L'auteur a préféré se limiter au centre du Canada puisqu'il tente de reconstituer la formation du capitalisme industriel canadien et non sa carrière subséquente. Pas plus que les Maritimes, l'exclusion du Québec (sauf Montréal) de ce monde industriel n'est justifiable.

La sympathie de Pentland à l'égard du Haut-Canada et son ignorance du Québec s'inscrivent dans la tradition ethnocentrique de l'école laurentienne. Tout le dynamisme de l'économie canadienne est imputé à la partie occidentale de la région des Grands Lacs et du Saint-Laurent. C'est faire fi de la plaine de Montréal qui, tout au cours du XIX^e siècle, enrichit toute une race montréalaise de manufacturiers, de créanciers, de grossistes, de spéculateurs de denrées, et qui, en plus, nourrit la métropole!

Quand on invoque l'ethnocentrisme, on touche la faiblesse majeure de Pentland. Les Canadiens français sont en quelque sorte victimes de sa méthodologie. Chez lui, il y a une hiérarchie dans les sympathies qu'il distribue aux diverses composantes de la société en voie d'industrialisation. C'est la conséquence d'une vision déterministe de l'histoire. Si tel groupe ethnique participe le premier au système industriel-capitaliste, c'est qu'il fallait que ce fût lui. Pour cette raison, le groupe, en l'occurrence les Irlandais, a droit à toute la sympathie de Pentland. Cette interprétation vaut pour la suite de l'explication. Puisque tel autre groupe, celui des Canadiens français, s'intègre plus lentement ou à un rythme différent (et qu'il fallait qu'il en fût ainsi), il devait avoir en lui une résistance viscérale au mouvement global de l'histoire. Il ne peut contribuer favorablement à l'avènement de la chose (l'industrialisation), il ne peut que s'y opposer.

Une fois constituée, cette hiérarchie causale et émotive empêche l'auteur de concevoir d'abord la réversibilité des phénomènes, puis la pluralité des causes, des types et des rythmes de l'évolution historique. Si, par exemple, le sud de l'Ontario sort vainqueur de la Confédération au XX^e siècle, il était moins évident aux yeux des citoyens bourgeois du *square mile* à Montréal, à la fin du siècle dernier, que telle serait l'issue du match. Et pourtant la ville-reine du capital aujourd'hui, c'est Toronto.

Quant au Québec, il appartient à l'historiographie actuelle et future de redéfinir la forme spécifique de son intégration au mode de production capitaliste. Soulignons toutefois le bout de chemin déjà parcouru par la société québécoise en 1850. Grâce à l'industrie forestière, l'économie est sur le chemin de l'industrialisation. La population, elle, a

déjà subi un premier brassage social. Par ailleurs, des signes tels que la croissance démographique, la multiplication des villages et, plus tard, l'émigration, ne font-ils pas croire à une expérience avortée de proto-industrialisation au début du XIX^e siècle, suivie plus tard d'une sévère désindustrialisation des campagnes et des villages.

Il s'agit là d'une approche provisoire, hypothétique. Néanmoins, elle se distingue du modèle britannique de la reproduction des rapports de production capitalistes que prône Pentland. Telle est la conclusion inéluctable de l'analyse et de l'oeuvre de Pentland: le capitalisme industriel s'est implanté en cette partie de l'Amérique du Nord britannique au moyen de la reproduction d'une formation sociale métropolitaine. Donc, il faut reconnaître que Pentland, avec S. Ryerson, fut un des premiers à poser le problème des origines du capitalisme industriel en sortant des sentiers battus du «staple». Sa réflexion, plus qu'audacieuse à plusieurs égards, porte le sceau de son époque; la thèse sur laquelle cet ouvrage est basé date de 1961. À la lumière de l'historiographie récente, on ne peut accepter une telle approche tout imprégnée d'ethnocentrisme qui suggère «l'unidirectionnalisme» et l'irréversibilité du processus de l'industrialisation canadienne. À l'échelle mondiale, le capitalisme s'est montré plus que capable de s'accommoder à une diversité étonnante de rapports sociaux de production. À travers et au-delà de Pentland, le débat est plus que jamais ouvert.